

# **L'idéologie libérale chez des jeunes (de banlieue) : une idée bien reçue. Où en est-on de l'engagement politique ?**

**Par Aline CAILLET. Philosophe et professeur de philosophie en périphérie : à Champigny sur Marne. Samedi 27 mai, 14h00, espace de Campement Urbain.**

## **Extraits de textes écrits au début des grèves contre le CPE.**

« Les récents événements, qu'il s'agisse des grèves et manifestations autour du CPE ou des dernières « émeutes » en banlieue, ont été à la fois l'occasion de discussions avec les jeunes sur la politique, l'engagement, la vision de leur avenir et l'occasion d'un cours de philosophie politique appliquée...

Le cadre du cours de philosophie de terminale s'avère un lieu tout à fait privilégié pour conduire librement ce genre de discussions : la parole y est libre, l'écoute y est la règle, l'incitation à se libérer du préjugé et à sortir des discours convenus constamment faite...

Pourtant, durant ces trois semaines dominées par l'actualité autour du CPE, propices à l'émergence et à l'expression de tous les rancœurs, sentiments d'injustices, et désirs de révoltes, c'est le plus souvent atterrée et inquiète que j'aurais écouté mes élèves : absence totale de désir de révolte, conservatisme, désir d'ascension sociale au mépris des solidarités de classe les plus élémentaires, tendance spontanée à endosser le rôle de procureur plutôt que celui d'avocat, reprise mot pour mot des annonces et slogans du journal de TF1, absence de figures politiques de référence, ignorance des mécanismes institutionnels, et enfin et surtout, défense (quasi) unanime et virulente de la vulgate libérale, parfaitement intégrée et assimilée, telle une leçon apprise par cœur...

Le libéralisme, leur nouvelle doxa ?

Qu'avons-nous raté ? Que s'est-il passé pour que l'on en arrive là ? J'ai une bonne quinzaine d'années de plus qu'eux et je fais figure d'ancien combattant, je leur rappelle mon grand oncle, celui qui avait fait Verdun et qui me racontait des batailles qui me semblaient d'un autre siècle.

## **Florilèges de choses vues et entendues doublées de quelques tentatives de compréhension et d'analyse.**

### **- Novembre 2005, les « émeutes »**

La banlieue où je travaille cette année se situe dans une zone pavillonnaire, non loin des bords de Marne. Les cités ne sont pas très loin et certains élèves y vivent mais ce n'est qu'une très petite minorité. Les élèves sont généralement issus d'une petite classe moyenne, entre celle qui travaille souvent dur pour peu, celle menacée de devenir des « working poor », nouvel avatar de la déconstruction libérale et celle, un petit peu mieux lotie, de la secrétaire au contremaître, de l'employé de bureau à l'artisan, toute petite bourgeoisie, aspirant à mieux, souhaitant - aspiration légitime - que ses enfants aient plus qu'eux pour un effort moindre.

Je planifie une discussion en classe sur les événements. Je revêts ma robe d'avocat, histoire de les mettre à l'aise, de leur montrer que je ne suis pas une

sarkoziste prête à en découdre avec toute cette racaille, qui pourtant, il faut bien le dire, ruine souvent mes cours et mon moral avec...

Et je fais bien d'enfiler ma robe d'avocat, car face à moi, c'est une rangée de procureurs que j'affronte, et en ligne serrée. Les condamnations sont unanimes... Les casseurs, ceux qui perturbent, le bus qui ne dessert plus le lycée (« vous vous rendez compte, faut aller à pied de la gare de RER au lycée » 15 minutes montre en main, me dis-je, je le sais, je le fais tous les matins, je ne prends jamais le bus)... Beaucoup de mes élèves me parlent surtout de « leur voiture ». L'un a eu ses essuie-glaces cassés, l'autre son rétro. Bigre, me dis-je ! ça casse dur au Perreux. En tout cas, suffisamment à leur yeux pour qu'on y mette un coup de karcher. Le karcher ? ils sont pour, et à haute dose.

Je peux comprendre la gêne réelle et leur malaise. Ils savent, ils ne sont pas dupes, qu'une minorité leader, entre grands frères et mafieux, mène la danse, ils savent que ce n'est pas un mouvement « populaire », un ras le bol généralisé, comme voudrait l'interpréter le parti socialiste.

Leurs remarques sont pleines de bon sens... mais je reste gênée : je ne me fais pas à leur ton de procureur. Ils réclament la prison ferme, de l'ordre, veulent des CRS pour mater tout ça.

Si on était sous la terreur, ils seraient Marat.

#### - **Décembre 05.**

L'actualité s'est calmée. RAS.

Je termine le cours sur le travail. Je leur propose, pour conclure, un débat : peut-on parler d'un droit au travail ? Pourrait-on envisager de l'inscrire dans la constitution, comme cela avait été suggéré, à un moment, pour la constitution européenne ? L'occasion de réfléchir sur le chômage, sur son iniquité et son atteinte à la dignité humaine.

La proposition leur semble des plus farfelues, d'ailleurs, ils ne voient pas très bien où est le problème.

Le chômage ? C'est beaucoup de gens qui se satisfont de leur situation. S'ils ne trouvent pas, c'est qu'au fond, ils ne veulent guère chercher, ou trouver.... D'ailleurs les entreprises et les patrons le disent : ils ont du mal à trouver de la main d'œuvre...

*Fréquentez-vous à ce point les bistrots que vous teniez de telles discussions de comptoirs ?*

Je leur rappelle quelques fondamentaux du cours que l'on vient de faire... les analyses de Marx, le fait que l'homme réalise son humanité par le travail... Marx, justement, parlons-en, c'est là que je sens la révolte poindre.

« C'était pas un communiste, ce Marx ? » me lance un élève...

Je bafouille que oui... enfin non... pas vraiment, on peut pas dire ça comme ça.

-parce que, si c'est un communiste, c'est même pas la peine d'en parler. Ça vaut rien, l'histoire l'a montré, le communisme, c'est un vieux truc du siècle dernier.

#### - **Début Mars 06 : le CPE.**

Alors que le mouvement a déjà bien pris dans les universités et notamment dans celle où je travaille en parallèle qui se mobilise jour après jour et où les cours sont suspendus, et que certains lycées commencent à bouger, ici rien ne se passe.

J'attends la grève, moi, je suis prête, prête comme toujours pour le grand soir, prête à échauffer les esprits qui se sentent encore tièdes... Va falloir que je me refroidisse car eux ne vont guère se réchauffer.

Nous ne sommes qu'au début des « événements », début mars. Villepin se porte encore comme un charme.

Je leur demande à la fin d'un cours ce qu'ils pensent du CPE, leur dit qu'on pourrait peut-être prévoir un moment en cours pour en parler, que je les imagine inquiets pour leur avenir....

La discussion tourne court et point de débat en perspective : la majorité des élèves de cette classe de terminale S est Pour et commence à discuter sur le fond de la réforme, mais je n'ai pas le droit de transformer mon cours en tribune politique et en débat d'opinions. On peut faire de la méta-politique ou réfléchir sur Le politique, mais pas de la politique tout court. J'attends un moment plus propice. Débat clos pour cette fois.

Chaque matin, en arrivant, j'espère que le lycée sera bloqué, mais je ne sens aucun signe avant-coureur. Je me risque à penser : c'est le jour où on augmentera la paire de Nike de 50% qu'ils se mettront, en grève.

Une collègue me traite de cynique, je crois que je vois simplement juste.

### **-Mi mars 06 : La grève.**

Enfin, ça bouge. Un Lundi matin 9 h. grille d'entrée bloquée. Des élèves s'agitent et crient « retrait, retrait ». Les lycéens de Branly sont venus les chercher. J'entre par la porte de service de côté et observe depuis la cour.

Les mouvements de masse sont confus, comme toujours. Une jeune élève de seconde, posture sacrificielle, se fait ligoter par quelques bouts de ficelle, à la grille du lycée. C'est la Jeanne d'Arc du 94, elle est prête à brûler vive, pourvu qu'on retire le CPE. Mais voilà que tout le monde se disperse. Elle crie pour qu'on ne l'oublie pas, mais tout le monde se barre va savoir où. Une bonne âme avant de quitter les lieux lui fait remarquer qu'elle n'a qu'à tirer sur les ficelles.... Y a même pas de double nœud.

Le lycée est désert, la rue est déserte, les RER sont vides. Pas d'AG, pas de manifs, plus de bus. On est dans un lycée fantôme. Pendant trois semaines, j'ai une moyenne de 5 élèves par cours.

L'attitude de la direction est ambiguë : elle a peur. Peur que les émeutes de novembre reprennent. Car au fond, rien ne justifie vraiment ce blocage. Quelques élèves bloquent la grille avec trois bouts de ficelles, on entre par la porte de service, après avoir traversé le local à poubelles. Le lycée n'est pas bloqué, c'est faux. Il est surtout abandonné.

Un matin, ils étaient trois à tenir la grille. Je traverse la cour et ils me demandent si la cantine est ouverte. Oui, je m'y dirige. « Eh les gars, la cantine fonctionne, on va bouffer ? »

En sortant du repas, la grille était de nouveau ouverte.

Quand on lâche un piquet de grève, il tombe.